



Jean-René LADMIRAL

ISIT, Paris

Biographèmes

**Engaging with Translation.
New Readings of
George Steiner's *After Babel***

Marco Agnetta
Larisa Cercel
Brian O'Keeffe
[eds.]

1/2021

**Yearbook of Translational Hermeneutics
Jahrbuch für Übersetzungshermeneutik**

Journal of the Research Center
Zeitschrift des Forschungszentrums



Hermeneutics and Creativity, University of Leipzig
Hermeneutik und Kreativität, Universität Leipzig

DOI: 10.52116/yth.vi1.27



Cite this article:

Ladmiral, Jean-René (2021): „Biographèmes“. In: *Yearbook of Translational Hermeneutics* 1, pp. 319–323. DOI: <10.52116/yth.vi1.27>.



Yearbook of Translational Hermeneutics 1/2021

ISSN: 2748-8160 | DOI: 10.52116/yth.vi1.27

Biographèmes

Jean-René LADMIRAL

ISIT, Paris

au regretté George Steiner, *in memoriam*.

J'ai un peu connu George Steiner. Au sein de ce concert d'Homages légitimement rendus à ce grand esprit, je ne propose ici que ce qu'on appelle en français un texte d'humeur, anecdotique, très modeste et un peu superficiel. Plutôt que de graver, comme il conviendrait, les différents massifs de son œuvre imposante, qui a relevé les nombreux défis de la grande littérature mondiale, je prendrai un chemin de traverse.

Nous avons été l'un et l'autre Professeurs à l'Université de Genève, mais il en était parti quand j'y ai été ; et bien sûr je ne prétends pas me hausser à son niveau. Mais il y avait là comme l'indice d'une proximité symbolique.

Entre temps : la première fois qu'il m'a été donné de rencontrer George Steiner a été une conférence qu'il donnait à Bruxelles à propos de *After Babel* (1975), qu'il venait de publier. Pour moi, c'a été un choc. Je fus subjugué par la fulgurance de son verbe souverain ; et cela allait au-delà de sa maîtrise éblouissante de la langue française, laquelle se trouvait rehaussée par sa puissance intellectuelle, nourrie par une vaste culture puisant aux sources du meilleur des traditions littéraires de l'Europe.

Sur le coup, j'étais tellement impressionné que pour un temps j'ai cru devoir renoncer au livre que je préparais moi-même. Un peu comme la lecture de *Cent ans de solitude* de García Márquez, après la *Recherche du temps perdu* de Proust et le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, m'a conduit à faire mon deuil du rêve de faire œuvre littéraire, que caressent beaucoup d'universitaires. Tentation à laquelle n'a pas cédé Steiner. Alors, j'ai voulu traduire son livre en français : il ne m'a pas découragé mais renvoyé à son éditeur Albin Michel, alors qu'en fait il avait déjà sa traductrice attitrée avec laquelle il avait des relations privilégiées ...

Il avait de l'esprit. Évoquant une visite qu'il avait rendu à Clau- de Lévi-Strauss, il se souvenait que ce dernier l'avait invité « dans son laboratoire » ; et il remarquait au passage, avec une ironie légitime, que ce « laboratoire » était en fait une bibliothèque ! Dans cette anecdote, je retrouve *in nuce* la critique philosophique du positivisme scientiste où je vois un enjeu essentiel de la modernité.

Nous nous sommes revus à ce qui s'appelait alors l'Université de Paris-X-Nanterre en novembre 1981, à l'occasion d'un colloque « sur la difficulté », dont j'avais le privilège immérité de faire l'ouverture. Dans la conférence qu'il y a donnée, Steiner distinguait quatre sortes de difficultés. Parmi ces dernières, il y a des difficultés pour ainsi dire ontologiques, dont l'opacité n'est pas un manque de clarté par défaut, mais surpasse la clarté, par excès, comme chez Hölderlin. Cette difficulté-là a à voir avec le secret intime du poème : c'est une parole dont le code ne sert qu'une fois.

Le langage peut servir à communiquer des informations, mais il abrite aussi en lui comme une « nostalgie de l'insignifiance ». Sur- tout, Steiner nous rappelle que le langage est masque. Le mensonge est un déni de cette transparence tyrannique que tentent à nous im- poser de plus en plus les sociétés modernes – et ce, aux dépens d'une profondeur intérieure de la poésie, « contra-factuelle » par es- sence. J'y vois une rhétorique de la réticence.

Steiner nous confie que la difficulté de la difficulté, qu'il assu- me pleinement, est par exemple d'affronter et d'admirer à la fois les œuvres de Paul Celan et celle de Heidegger. Comme on sait, Steiner a célébré les profondeurs du silence ; mais le silence selon Steiner

n'est-il pas aux antipodes du « silence criard » de la *sigétique* heideggerienne ? Steiner et Heidegger parlent-ils le même silence ? À l'occasion de ce colloque nanterrois, au moment du déjeuner, George Steiner m'a accordé le privilège d'une longue conversation sur la *présence réelle*. Paradoxalement, ce grand intellectuel juif rappelle le catholicisme à cette difficulté théologique du mystère que célèbre le sacrifice de la messe.

L'occasion de l'une de nos toutes dernières rencontres en « présentiel » (comme on dit maintenant dans le jargon que nous dictent les contraintes imposées par la pandémie du virus Corona) a été au colloque qui s'est tenu à Palerme en octobre 2000 sur « Ulysse dans la culture contemporaine », auquel j'avais contribué à le faire inviter. Là encore, il nous avait fait le cadeau d'une prestation impressionnante, bilingue, alternant l'anglais et l'italien, avec une admirable aisance. On le savait trilingue, maîtrisant l'anglais, le français et l'allemand, je l'ai alors découvert pratiquant aussi l'italien. En dépit du temps que prenait cette redondance pour ainsi dire « stéréophonique », il parlait très lentement pour donner à chacun la possibilité de bien le comprendre. Ainsi nous donnait-il en outre l'impression gratifiante de savoir tous et l'anglais et l'italien. Mieux : la lenteur de sa diction témoignait encore de sa maîtrise. Au lieu de se hâter, comme certains orateurs, incertains ou inexpérimentés, qui ont peur de ne pas en dire assez, de ne pas « tout dire », il s'en tenait souverainement à l'essentiel ; et il a donné le ton pour l'ensemble de ce colloque dont il faisait l'ouverture.

Évoquant la figure homérique de Demodocos, Steiner a rappelé que le poète, l'aède, avait été un devin, presque un prophète. Les Muses aimaient le poète ; mais d'un amour dangereux, qui se paye de la cécité. Comme Homère lui-même était aveugle. Pourquoi le poète était-il si souvent aveugle ? La cécité ouvre à un regard intérieur et renforce la mémoire. Le poète homérique ne pouvait pas lire : on est au moment où la textualité n'a pas encore basculé dans l'écrit.

Comme j'en suis venu moi-même à le penser, Steiner mettait l'*Odyssée* bien au-dessus de l'*Iliade*. Avec l'humour discret qui était le

sien, Steiner a fait écho à un projet de Goethe qui, par jeu, s'est posé la question : et si l'*Odyssée* avait été écrite par Nausicaa ? ...

À la fin de cette première matinée du colloque, avec mes amis palermitains Maria Teresa et René Vinçon, nous avons « enlevé » George Steiner pour l'emmener déjeuner dans un restaurant typique, et pour visiter la cathédrale de Monreale et lui faire partager mon enthousiasme pour cette cathédrale qu'on dit « arabo-normande » et qui est en partie aussi un monument de l'art byzantin. À cette occasion, Steiner nous a parlé de Theodor W. Adorno, que j'allais invoquer dans ma propre conférence sur « l'*Odyssée* comme paradigme philosophique ». Si l'homme pouvait se montrer parfois difficile (et son jugement sur Palerme était finalement très négatif), il avait été très aimable et même chaleureux.

George Steiner était un esprit libre qui ne craignait pas d'aller à contre-courant de l'idéologie dominante – notamment d'oser reconnaître qu'il y a une « iniquité des dons » et que « la culture est une chose élitiste », contre l'égalitarisme stérilisant qui tend à s'imposer et la négativité des penseurs de la déconstruction. Pour lui « le pire, c'est de baisser le niveau ». Il n'hésitait pas à braver la bien-pensance du politiquement-correct, quand par exemple il affirme clairement qu'il tient l'*Ontologie du secret* de Pierre Boutang pour une œuvre majeure de la pensée contemporaine.

À côté de la conscience parfois sourcilleuse de sa valeur, encore plus grande à nos yeux maintenant qu'il n'est plus là, George Steiner faisait preuve d'une modestie que je dirai épistémologique. Il marquait une différence très nette entre le métier de professeur, qu'il exerçait, et la grâce des créateurs, auteurs des œuvres qu'il a commentées et dont il a fait la critique.

On peut bien dire qu'il y avait chez lui un génie des langues, car c'est un auteur trilingue connaissant l'anglais, le français et l'allemand, mais aussi l'italien (comme on l'a vu). C'est déjà en soi exceptionnel. Mais il avait une maîtrise de ces langues et des cultures y attenantes assez fine et profonde pour apprécier la saveur des œuvres auxquelles elles avaient donné naissance. En effet : pour goûter vraiment la littérature écrite dans une langue, il faut « habiter » cette langue intimement. C'était le cas pour George Steiner. À

la différence de certains enseignants de littérature comparée qui s'imaginent posséder un grand nombre de langues et ne peuvent guère aller au-delà d'une intuition qui en reste au déchiffrement des signifiants.

Son immense culture porte témoignage de ses innombrables lectures, et du plaisir qu'il y prenait. Il fait preuve d'une sensibilité littéraire très fine et d'une intelligence critique pénétrante. Mais le plaisir de la lecture allait de pair chez Steiner avec le plaisir d'enseigner. Il confie que sa vocation de professeur lui a apporté toute sa vie un bonheur intense. Il se plaisait à dire que le mot *rabbin* n'a pas un sens sacré, ni liturgique : cela veut tout simplement dire *professeur*. En cela, il rejoint l'herméneutique. Une herméneutique en acte puisqu'il ne craint pas de dire que l'enseignement est une forme de traduction. Cela implique une médiation respectueuse de son public, comme l'a illustré l'exemple que j'ai donné de sa conférence de Palerme sur Demodocos.

Pour résumer tout cela, on peut rappeler qu'en toute modestie il aimait se dire « un maître à lire ». Sans doute l'un des derniers ...